



Synopsis

Gerd Ludwig / Héritage toxique. Pollution dans l'ex-U.R.S.S. 1992 - 1994
Exposition Visa pour l'Image 1995

Dans leur soif dévorante d'exploiter et industrialiser leur pays, les dirigeants soviétiques n'ont pas tenu compte de la santé de leurs citoyens ni des terres dont ils étaient responsables. Le résultat est effrayant et devrait nous servir de leçon à tous. De Vilnius à Vladivostok, sur plus de 12 millions de kilomètres carrés, un environnement dévasté témoigne d'un legs d'irresponsabilité : les rivières de l'ancienne Union Soviétique ne sont que des égouts à ciel ouvert de détritiques humains et chimiques; la mer d'Aral est en train de s'assécher; l'air de nombre de villes soviétiques est si pollué qu'il expose des millions de personnes à des maladies respiratoires. Des tonnes de déchets nucléaires sont éparpillés à travers tout le pays et des produits chimiques toxiques ont contaminé le sol.

Aucun pays n'est exempt du fléau de la pollution mais l'exemple soviétique est tout simplement d'une horreur extrême, résultat de dizaines d'années d'abus et de négligence d'un pays énorme qui était magnifique autrefois. Les quinze pays qui constituaient l'Union Soviétique sont face à un amer dilemme : comment ramener leurs terres et leur vie au niveau de salubrité qu'ils connaissaient auparavant avec peu de ressources et pratiquement pas de fonds ?

Dans le but de documenter cet univers de pollution qui comprend un sixième de la masse terrestre, j'ai passé cinq mois à travailler pour le compte du National Geographic Magazine. J'ai parcouru les petites routes de ces 15 nations éloignées - de la côte encrassée de la mer baltique jusqu'aux forêts ravagées de la région de Khabarovsk en bordure de la mer du Japon, de la toundra polluée du permafrost septentrional jusqu'aux mares visqueuses provenant des puits de pétrole dilapidés qui fuient près de Baku dans le sud. J'ai posé le pied sur un sol qui à certains endroits était si pollué que plus un homme ou un animal ne pourrait y vivre pendant encore nombre d'années sans mettre sérieusement sa vie en danger. J'ai visité des usines et des sites industriels en partageant le malheur et la souffrance des travailleurs épuisés après avoir été exposés pendant une journée de travail à la poussière et aux fumées mortelles. J'ai pleuré avec des mères sur la souffrance inutile de leurs enfants innocents nés malformés dans un monde sans espoir - dans un pays où les dirigeants clamaient leur respect pour le travailleur soviétique et pour la nature mais étaient



responsable de leur destruction aussi bien par leur insouciance pour l'environnement que par leur négligence évidente des besoins primordiaux de la terre et de la population au cours des 70 dernières années.

Mes photographies montrent une image toute différente de l'ex-U.R.S.S. que celle qui avait été montrée par le National Geographic pendant les années les plus noires de la guerre froide. Les images d'enfants chauves à Tchernobyl et de gosses à qui il manque un bras ou une jambe dans un quartier résidentiel de Moscou révèlent la troublante vérité que les taux de malformations congénitales et de mortalité infantile, non seulement dans les zones de catastrophe atomique majeure mais aussi dans la capitale d'un empire malade, sont deux fois supérieurs à ceux des pays occidentaux industrialisés.

J'ai été confronté à des problèmes spécifiques en travaillant sur ce sujet. Obtenir la permission de photographier ces mystérieuses églises orthodoxes éclairées à la lueur des bougies ou les soldats défilant au pas cadencé devant le Kremlin était déjà difficile pour un photographe étranger à l'époque de Brejnev. Mais une fois qu'on tombait sur le bon numéro dans la pyramide de la bureaucratie soviétique, un signe favorable d'un supérieur suffisait à déclencher une chaîne d'autorisations.

Or quand je suis arrivé dans l'empire qui se désintégrait en 1992, je me suis retrouvé pris dans un dédale de relations compliquées avec des chefs d'entreprise libéraux et bienveillants dans les 15 capitales et des bureaucrates réticents à niveau local. Dans l'état baltique d'Estonie où un mouvement écologiste puissant était en partie responsable du succès de la résistance à la domination de Moscou, mon assistant russe Maxim Kuznetsov et moi n'avions que notre compteur Geiger pour nous aider à trouver un lagon rempli de déchets d'uranium hautement radioactif. Les autorités locales soutenaient mordicus que l'endroit n'existait pas.

Non seulement la tension émotionnelle de ce travail était-elle épuisante mais il y avait aussi le problème épineux de notre sécurité personnelle. Quand nous travaillions sur les côtes radioactives d'Estonie, nous portions un équipement de protection, avec des appareils de respiration, des combinaisons, des gants et des bottes en caoutchouc, mais dans bien des endroits on nous a demandé de ne pas les porter parce que les gens qui travaillaient sur ces sites n'en avaient pas eux-mêmes. C'était donc très délicat : nous voulions en même temps nous assurer de notre sécurité personnelle mais aussi gagner la confiance et la collaboration des gens pour prendre les photos.



Synopsis

Gerd Ludwig / Lethal Legacy. Pollution in the Former U.S.S.R. 1992 - 1994
Exposition Visa pour l'Image 1995

In their ruthless drive to exploit and industrialize their nation, Soviet leaders gave little thought to the health of their people or the lands that they ruled. The results are appalling and should serve as a lesson to us all. From Vilnius to Vladisvostok, across more than 8 million square miles a beleaguered environment bears witness to a legacy of irresponsability : the rivers of the former U.S.S.R. are open sewers of human and chemical waste ; the Aral Sea is drying up ; in many Soviet cities the air is so polluted that it puts millions at risk for respiratory diseases. Tons of nuclear waste are spread out all over the country and toxic chemicals have poisoned the soil.

No country is free from the scourge of pollution but the Soviet example is simply one of horrifying extremes, which stems from decades of neglect and abuse of a vast and once beautiful land. A bitter dilemma confronts the fifteen nations that formed the Soviet Union : with meager resources and almost no funds how to restore their lives and lands to a measure of health they once knew.

In pursuit of documenting this universe of pollution which comprises one sixth of the world's land mass I spent 5 months on assignment for National Geographic Magazine. I traveled the low roads of the sundered 15 nations - from the fouled shore of the Baltic Sea to the troubled forests of the Khabarovsk region touching the Sea of Japan, from the contaminated tundra in the permafrost North to the viscous pools of runoff stemming from dilapidated and leaky oil pumps near Baku in the south. I set my foot on earth at places so polluted that no man nor beast will survive there without serious risk to their existence for years to come, I visited plants and factories sharing the misfortune and pain of workers exhausted after a day's exposure to dust and mortal fumes and shed my tears with mothers over the needless suffering of their innocent children born deformed into a world without hope - in a country where rulers professed concern for the Soviet worker and respect for nature but destroyed both by environmental recklessness and fragrant neglect for fundamental needs of the land and its population for seventy years.



My photographs show quite a different image of the former U.S.S.R. than the one that had been projected before by National Geographic during the gloomiest period of the cold war. The images of bald children of Chernobyl and limbless kids in a residential area in Moscow disclose the disturbing truth that birth defects and infant mortality not only in the area of a major atomic catastrophe but even in the capital of the alling empire are twice the rate of the industrial nations in the West.

While working on this assignment I was confronted with specific problems. For a foreign photographer the permission to shoot mysterious candle-lit Orthodox churches and goose marching handsome soldiers in front of the Kremlin was difficult enough to get during the Brezhnev era. But once you landed the proper place in the Soviet bureaucratic pyramid, one benevolent nod from above was enough to trigger a chain of permissions.

When I arrived to the dissolving empire in 1992 however, I found myself in a maze of intricate relationships with willing liberal-minded bosses in the fifteen capitals and reluctant bureaucrats on the local levels. On the Baltic state of Estonia where a powerful green movement had been part of the successssful resistance to Moscow's domination, my Russian assistant Maxim Kuznetsov and I had only our ticking Geiger counter to help us find a higly radioactive uranium waste lagoon. Local officials insisted that this place did not exist.

Not only was the emotial strain of the assigment overwhelming but there was also the delicate question of our personal protection. While working on the radioactive shores of Estonia we donned protective gear such as respirators, safety overalls rubber gloves and boots, but in many places we were asked not to wear any of it, since the people who were working on the sites did not have any themselves. You walk a thin line : you want to be safe but you also need people's trust and cooperation to get the pictures.